

sation en homme qui croit avoir trouvé une mine inépuisable, une source abondante de prospérité pour lui-même et pour tous.

Il était si certain du succès, qu'il décida de quitter la France et d'aller s'installer, lui et sa famille, au Brésil, au milieu des colons qu'il y aurait amenés. Et là-dessus, avec sa puissante imagination, il développait ses plans, et faisait revivre l'âge d'or pour ceux qu'il appelait son peuple. La duchesse fit une objection, ce qui ne lui était jamais arrivé depuis son mariage. Le duo se contenta de lui baiser la main, de la traiter d'enfant gâtée, et il la quitta pour faire ses préparatifs.

111

UN INTERIEUR DE SOUVENT

Ce même jour, le duc sonnait à la porte de la maison d'éducation où sa fille terminait ses études. Introduit, il ent avec la supérieure un long entretien, à la suite duquel celle-ci, le saluant gravement, pénétra dans les cours ou les pensionnaires prenaient leur récréation. Rien d'aussi animé que ces groupes joyeux. Ce n'étaient que trais sourires, qu'appels éclatants, gazouillements, courses folles, matins visages, tableau charmant que rien ne venait assombrir, et qu'un beau soleil d'hiver éclairait vivement comme pour mieux en faire ressortir les détails.

—Fernande ! appela la supérieure.

Une jeune brune, à l'œil profond et noir, s'élança aussitôt vers elle.

—Venez, mon enfant, murmura la supérieure.

La jeune fille la suivit. Un quart d'heure plus tard, lorsque Fernande reprit dans la vaste cour, ses yeux étaient pleins de larmes, et elle se laissa tomber avec tristesse sur un banc. Entourée, elle eut peine à répondre à toutes les questions qui se pressaient sur les lèvres de ses compagnes.

—Mes amies, mes pauvres chères amies, je pars, je vous quitte pour toujours, pour toujours, sanglotait-elle.

—Qu'est ce ?  
—Qu'arrive-t-il ?  
—On vous marie ?  
—Que vous êtes heureuse !

Et les paroles ne tarissaient pas. Fernande pleurait toujours.

—J'étais si bien ici, soupirait-elle.

—Vous voulez rire, chère ! belle jouissance d'être enfermées à notre âge, alors que d'autres s'amuse, dansent, n'ont à s'occuper que de la toilette qu'elles mettront pour le bal. A votre place, je sauterais de joie.

—Et moi aussi !  
—Et moi aussi !

Allons, Fernande, du courage, nous nous retrouverons dans le monde. En attendant, venez nous voir souvent, et nous ra conter les merveilles qui vous auront frappées.

Fernande ne répondait guère. L'heure du travail sonna, et vint interrompre ces commentaires. La jeune fille embrassa ses amies, et se dirigea à pas lents vers le parloir où son père l'attendait.

—Mon enfant, lui avait dit la supérieure avant de la reconduire à son père, vous quittez cette maison ; je ne sais ce qui se prépare pour vous hors de ses murs. Dieu veuille que ce ne soit pas des épreuves trop fortes pour votre jeunesse. Vous saurez lutter, j'en suis sûre. Je suis sûre aussi que le sacrifice ne vous épouvantera pas. Oh ! je vous connais bien ! Allez.

Qu'est-ce qui me fait vous parler ainsi ? Je ne saurais l'expliquer. Il me semble que la souffrance est là, et que la route que vous allez parcourir sera douloureuse. Ne pleurez pas ma fille, laissez moi vous bénir, et si jamais vous vous sentez accablée, revenez, vous trouverez mon affection et mes conseils.....

En route, son père lui fit connaître ses projets de départ, projets qui l'avaient forcé, disait-il, à la retirer aussi précipitamment des Oiseaux, et qu'il avait révélés à la supérieure.

IV

LE LEGS DE LA DUCHESSE

Lorsque Fernande pénétra dans l'hôtel de sa famille, elle fut surprise de ne pas voir sa mère, et de l'air de contrainte qu'elle eut lire sur toutes les physionomies. Emue, presque inquiète, elle ouvrit la porte du salon ; il était désert ; elle courut à la chambre de la duchesse et ne put retenir un cri en apercevant sa mère étendue sur son lit, pâle et sa mouvement.

—Qu'y a-t-il ? demandait tranquillement le duc, de la pièce voisine.

—Morte ! ma mère est morte ! s'écria Fernande en se précipitant sur la duchesse.

A cette plainte déchirante, le duc accourut et s'arrêta immobile, pétrifié.

—Que se passe-t-il ? interrogea-t-il ? d'une voix étranglée.

—Mon père, je comprends tout maintenant, sanglotait Fernande. Pourquoi ne pas le révéler ; pourquoi me cacher le véritable but de ma sortie, m'avoir privée de son dernier baiser !..... Mon Dieu, faites un miracle ! mon Dieu, rendez-moi ma mère ! épargnez-la, épargnez-moi ! que ferai-je sans elle ?

Et mille autres touchantes supplications que la jeune fille entrecoupait de caresses.

Dieu voulut-il faire le miracle ? La duchesse se réchauffa-t-elle à ces chaudes étreintes ? Le fait est que, peu à peu, son corps perdit de sa rigidité, que ses bras se mouvaient lentement autour du cou de sa fille et que ses lèvres murmuraient quelques mots que nul ne put saisir.

Alors seulement le duc revint de sa stupeur et songea à interroger la femme de chambre. Celle-ci ne savait rien, sinon, qu'après la visite d'un inconnu, la duchesse s'était trouvée mal, et que, depuis une heure, tous les soins avaient été infructueux pour la rappeler à la vie. Le médecin, mandé à la hâte, arriva sur ces entrefaites. Il s'approcha de la malade, et, après un rapide examen, sortit de la chambre en faisant signe au duo de le suivre. A peine furent-ils seuls que le praticien, se tournant vers le duc, lui dit :

—Monsieur le duc, si madame la duchesse a quelques dispositions à prendre, elle doit se hâter.

—Se hâter ! et pourquoi, docteur ?

—Je vous dois la vérité ; votre femme est très-mal.

—Ce n'est pas possible !  
—Aussi mal que l'on puisse être.

—Vous vous trompez, docteur. Voyez de nouveau, je vous en prie.

—A quoi bon.

—Votez la condamnez, elle que j'ai laissée ce matin en parfaite santé ? non ! non ! ce n'est qu'une syncope, une crise passagère.....sa douleur le cœur.....

—Je ne me trompe pas, seanda l'homme de la science. La duchesse vient d'éprouver une secousse violente qui a brisé en elle tous les ressorts vitaux.

Dans deux heures votre fille sera orpheline. Evitez-lui le spectacle de cette agonie.

La porte s'était ouverte sans bruit, et Fernande, blanche et pâle, était là clouée au sol comme la statue de la désolation. Aux derniers mots du docteur, elle s'élança vers lui, et l'enveloppant de son regard, et lui serrant le bras avec une sauvage énergie :

—Est-ce bien vrai, docteur, ce que vous dites là ? demandait-elle d'une voix vibrante.

—Ma mère va mourir ?  
—Oui, mademoiselle, balbutia le médecin.

—Alors ma place est auprès d'elle.

Le docteur lut une si grande terreur dans son accent, qu'il s'inclina devant la jeune fille et murmura :

—Allez, mademoiselle.  
—Et vous n'essayez rien pour la sauver ? insista-t-elle.

—C'est inutile.

Ces deux mots sonnèrent comme un glas aux oreilles de la pauvre enfant. Le duc, dans un fauteuil, s'arrachait les cheveux.

—Courage, mon père ! Venez, que ma mère ne se doute de rien.

Et, saluant le docteur, elle entra dans la chambre de la duchesse. Celle-ci s'était fait assseoir sur son lit ; elle était calme, presque souriante. Elle fit signe à son mari et à sa fille d'approcher ; congédia du geste les domestiques, et après avoir longuement embrassé Fernande et serré la main du duc, elle leur dit d'un ton tremblant et faible :

—Mes amis, je sens que le terme approche et que je vais vous quitter. Pardonnez-moi si je n'ai pas été assez forte à l'heure où le malheur tombe sur nous.....Hugues, mon pauvre ami, vous êtes ruiné. J'aurais voulu pouvoir vous le faire ; impossible ! Ne vous désolés pas, notre Fernande saura mieux que moi être à la hauteur de sa tâche. Fernande, je vous lègue votre père. Et vous, mon ami, souvenez-vous que vous avez une fille à protéger. Elle n'a plus rien que vous..... Plus rien.....

—N'est-ce pas assez, ma mère ?  
—Chère enfant ! ..... aime ton père et, quoi qu'on dise, vénère-le. Il a toujours été trompé. Tu vois en lui la victime de beaucoup d'intrigants, le martyr de l'intelligence. Sois fière de lui, ma fille, et ne t'épouvante pas de la pauvreté qui t'attend. Je t'ai déshéritée, ma Fernande.

—Alix ! exclama le duc, je ne souffrirai pas.....

—Les moments sont précieux, mon ami, laissez-moi parler puisque je le peux encore. Oui, j'ai déshérité Fernande, et ce que j'ai fait, elle l'aurait fait comme moi.

—Et pourquoi ? interrogea le duc.

—Parce que je n'ai pas voulu que la signature du duc de Valdepine fut déshonorée.

—Je ne l'avais pas en dehors ! ..... à moins..... ce serait infâme !

—Oui, oui, ami ! c'est infâme ! L'homme à qui vous avez tendu la main, que vous avez secouru dans l'infortune, cet homme s'est enfui après avoir mis en circulation les billets que vous avez souscrits pour lui.

—J'ai des contre-lettres.

—Qu'importe ! C'est vous qui êtes le souscripteur, c'est vous que l'on attaque. Ne vous tourmentez pas ; tout est réglé. Des créanciers seront intégralement payés, seulement, cet hôtel si fortement grévé déjà, va être mis en vente judiciaire, à moins que vous n'acceptiez les 375,000 francs qu'en offre un acquéreur inconnu. Ce serait le parti le

plus sage. Tout liquidé, il restera à Fernande 25,000 fr. C'est peu, sans doute, ce n'est rien, mais le travail ne déshonore pas, et ma fille a du courage. N'est-ce pas mon enfant ? Dis-moi que tu me pardonnes d'avoir disposé sans toi de ce que je possédais, de t'avoir faite pauvre.

—Ma mère, je vous admire.  
—Chère petite ! Je frissonne à ce mot ; pauvre !..... toi pauvre !.....

—Duchesse, votre sacrifice est inutile, et je ne l'accepte pas. Il y aurait lâcheté de ma part.....

—Point de révolte, mon ami. J'ai été bien imprévoyante, bien coupable.....

—C'est vous qui vous accusez ! Fernande ! Fernande ! je suis un misérable, maudis-moi.

—Mon père !  
—Moi, ton père ! Et qu'ai-je fait pour toi, pour ta mère ? Rien ! Rien ! J'ai gaspillé ma fortune et ma vie, et mes folies te coûtent ta mère..... Tu le vois bien, je suis un monstre ! Dé-tourne toi de moi ; chasse-moi de ta présence ; traîne-moi devant les tribunaux ! J'ai volé sa confiance, son patrimoine, son bonheur.....

—Mon père, calmez-vous, de grâce !

(à continuer)

J. H. Myrick & Co

Importers and Dealers in

DRY GOODS

HARDWARE

BOOTS & SHOES FINE

GROCERIES

And Fishing

Supplies

AT TIGNISH and ALBERTON

We have just opened a full and complete stock of

NEW GOODS.

We are prepared to supply the wants

of the farmer, fisherman and mechanic.

We invite intending purchasers to give us a call, and they will find we can meet all competitors, and save to them the trouble and expense of going to Summerside or Charlottetown.

ITEMS OF INTEREST For Men and boys only

We want every man that works on the Hillsborough Bridge to buy a pair of \$1.00 pants. They are the best wearing pants ever put on the market for the money. "Made by Shorey".

Don't try to look pleasant last year's straw hat when you can buy the latest styles at the smallest known prices at SENTNER, McLEOD & Co's.

Through some straws the breezes blow, through other straws the liquids flow. But the straws we sell we'd have you know are the latest styles with prices low.

Buy your boy a pair of Brownie Overalls and don't scold him if he dirties them. They'll wash. All sizes at SENTNER, McLEOD & Co's.

We had a tremendous large sale in our clothing department this spring. Our values are way ahead of anything ever offered in Charlottetown—look at that line of all wool tweed suits at \$6.95. Can you match it at \$10.00 ?

The first sod will be turned on the Hillsborough Bridge some time this month. The workmen will want good substantial clothing that will stand wear and tear. Buy our two ply Twill Duck Shirts, "double stitched". Price only 85c—you can't beat it for wear.

Just think of it—a double thread Balbriggan suit of Underwear worth worth \$1.50 for 98c. How can we do it ? Well the mills had 25 dozen over last fall and offered to clear the lot at about half price. We bought them. You must be quick They are selling fast.

Our felt hats have taken like wild fire. You've been paying too much for your hat. If you think you haven't, just drop in to our clothing store and see.

Sentner McLeod & Co.

Ch'town's Busiest Store.

THE MODERN FOUNDRY AND MACHINE SHOP

We would call Special attention to the fact that our Establishment is fitted with the very best Modern Machinery and employing none but first class workmen. We are in a grand position to turn out satisfactory work.

OUR FOUNDRY DEPT

has proved to be a decided success. We have spared no expense in fitting up this department, having imported from the United States a "Special Grade of Sand" and using the best trade of "Pig Iron", we are in a position to meet the long desired needs of the public. Parties in need of anything in our line we ask to consider these facts and any work which may be entrusted to us will receive our careful attention. We solicit your valued orders.

Bruce Stewart & Co.

THE MODERN FOUNDERS, Engineers and Machinists. Steam Navigation Co's Wharf CHARLOTTETOWN P.E.I.

STOVES, FURNITURE, GRANITEWARE, bought from

makers at lowest prices for cash. Sold at small profits for cash or good credit. It will pay you to get our prices.

Brace, McKay & Co., Ltd

Summerside, P. E. I. Aug 22nd., 1901.

TIGNISH DRUG STORE

Now that the holidays are upon us, it would not be amiss for you to call at the Tignish Drug Store and inspect our fine stock of

DRUGS AND CHEMICALS

We are headquarters for good goods at low prices.

Prescriptions carefully compounded, at all hours, day or night.

You can always depend upon finding a clerk in the store at all hours of the night.

CHARLES DALTON